

L'Hospice du Grand St-Bernard

Etude archéologique

Louis Blondel

Dans cette étude, nous n'avons pas la prétention d'examiner tous les problèmes historiques qui se posent au sujet de la fondation de l'hospice de l'ancien Mont-Joux, maintenant le Grand St-Bernard. Nous limiterons notre travail à l'examen archéologique des constructions actuelles de l'hospice, en cherchant à déterminer les principales phases de son développement. Il ne nous a pas été possible, pendant les trois jours où nous avons procédé à des relevés, avec le précieux concours de MM. André Donnet et Pierre Bouffard, de noter complètement tous les détails de construction, et nos plans, surtout pour l'église, tout en étant aussi exacts que possible, restent schématiques. Nous sommes redevables à MM. les chanoines L. Gabioud, prieur, L. Quaglia, architecte, et M. Ribordy, prieur de Bourg-St-Pierre, d'une quantité d'indications et de mesures prises après notre séjour à l'hospice. Je les remercie ici de leur inlassable obligeance. L'examen archéologique de l'hospice n'avait jusqu'ici jamais été entrepris ; après celui de Bourg-St-Pierre*, de fondation beaucoup plus ancienne, il nous paraissait important de rechercher les traces des premières constructions établies au col même du Mont-Joux.

Description de l'hospice. A l'ouest et dans le prolongement de l'église, l'hospice se présente comme une forte masse quadrangulaire régulière. Cette régularité n'est qu'apparente ; en réalité, il s'agit d'un rectangle dont les faces ont des longueurs inégales et des angles irréguliers (face nord 40 m. 23, face sud 45 m. 67, face est 22 m. 52, face ouest 20 m. 60). Cette situation résulte d'une série d'adjonctions successives, dont les plus récentes datent du XIX^e siècle.

* Publié ici-même, dans *Vallesia*, I (1946), pp. 21—41, *L'Eglise et le Prieuré de Bourg-St-Pierre*.

Pour retrouver le plan des anciens édifices, il faut pénétrer dans les caves, autrefois le rez-de-chaussée. On s'aperçoit que le rez-de-chaussée actuel repose sur un système de voûtes recouvrant des fondations, dont le plan est tout à fait différent. A part les murailles extérieures, la plupart des murs intérieurs qui, en élévation, se prolongent jusqu'au dernier étage, ne s'élèvent pas directement sur les maçonneries des caves, mais en porte à faux sur des voûtes. Cet examen prouve que seul l'étage des caves peut nous fournir des indications précises sur les édifices primitifs, tous les autres plus récents, à partir du rez-de-chaussée, ayant subi de constantes modifications.

Les fondations de l'hospice reposent directement sur le rocher, qui dans certaines parties au levant a été entaillé et aplani. Il n'existe pas un véritable étage souterrain. Tout au plus, du côté sud, comme les bancs de rochers remontent, les caves actuelles sont-elles un peu en contre-bas de la cour qui a été relevée par des terres pour créer une esplanade. Du côté de la route, au nord, on ne descend que deux marches pour y parvenir, celle-ci ayant été rehaussée depuis l'époque romaine.

Cet étage des caves était donc à l'origine l'étage d'entrée, établi directement sur le roc égalisé, au point culminant de la selle du col. Ce n'est que beaucoup plus tard que l'ancien premier est devenu un rez-de-chaussée surélevé auquel on accédait par un perron extérieur. Pendant des siècles, on pénétrait dans l'hospice en utilisant les deux portes *P1* et *P3* (fig. 1). L'emplacement de l'hospice est bien choisi, sur le col même, dominant la pente très raide de la Combe aux Morts sur le versant valaisan. Si l'on considère la position au point de vue dégagement et agrément, il semble que la croupe du Plan de Jupiter est bien plus favorable ; mais ce n'est pas le cas si l'on tient compte des services que devait rendre un refuge plus rapproché du passage dangereux pendant la mauvaise saison. Comme on l'a dit, il est *in loco et passagio melius apto*. Malgré cela et le climat particulièrement rude de cet emplacement, l'hospice échappe au danger des grandes avalanches. L'histoire n'enregistre aucune destruction due à une catastrophe de ce genre ; ce danger est encore moins à craindre depuis qu'on a construit au nord l'édifice dit de St-Louis, qui est pourvu d'un éperon maçonné, au pied du Mont de la Chenalette.

On peut pénétrer dans les caves soit par les deux portes sur la route, soit par un escalier ouvrant dans l'office ou petite cuisine, soit encore par l'escalier près de l'entrée de l'église. La descente à l'extrémité de la galerie ouest dessert les caves du côté du lac. En accédant par les degrés de l'office, on voit une série de caves toutes voûtées en plein cintre (fig. 1, *K*, *H2*, *A*, *B* et *D*). Beaucoup de ces voûtes ont été refaites au XVII^e siècle. A main droite, donnant sur *K*, une étroite ouverture permet d'accéder à la grotte dite de «Recollecion de S. Bernard» (*E*), caveau construit à l'extérieur de la façade méridionale de l'hospice (cf. fig. 5). Ce caveau recouvre dans la moitié de sa largeur un rocher sur lequel repose le mur de la maison. Il ne mesure

que 1 m. 13 à 1 m. 25 de largeur, sur une longueur maximum de 1 m. 80. A l'orient, il se termine par une abside circulaire voûtée en cul de four. Une inspection minutieuse nous a montré que cette curieuse construction n'est pas une adjonction postérieure au mur de l'hospice, mais qu'elle est coupée par ce mur, donc antérieure à lui. De plus ce caveau n'est pas parallèle à l'hospice ; sa voûte se poursuit dans l'épaisseur des fondations du mur de face de la maison ; le raccord avec la petite entrée accuse aussi une différence de plusieurs centimètres dans la hauteur de la voûte. L'appareil des murs de cet édifice est composé de très petits matériaux avec des assises de 7 à 10 cm. de hauteur, alors que les assises du mur de l'hospice, posées assez inégalement sur le rocher, sont plus fortes, avec des pierres allongées très différentes comme appareil. Je crois qu'on peut sans hésitation faire remonter ce caveau à une époque très ancienne, probablement au XI^e siècle, le mur de la maison, comme nous le verrons plus loin, devant dater seulement du XIII^e siècle. Avant la construction de cette partie de l'hospice, ce caveau devait présenter un plan régulier, soit quadrangulaire, avec abside orientale. La partie du rocher recouverte par le mur de la maison devait probablement former une sorte de marche surélevée sur laquelle venait retomber la voûte. Au moment de l'agrandissement de l'hospice, on a créé la petite entrée, recouverte de dalles (largeur 0,70, hauteur 1 m. 08, épaisseur 1 m. 08), et aussi un mur de raccord en diagonale pour permettre l'accès de ce réduit, lieu de pèlerinage au cours des siècles. Il est actuellement très abandonné, avec du limon et des eaux d'infiltration qui ne peuvent s'écouler, car il est entièrement creusé dans le roc. Nous étudierons dans la suite la raison d'être de ce caveau énigmatique.

La cave *K* ne présente aucune particularité ; celle dite des fromages *H2* n'est que la seconde partie d'un corridor dans le prolongement du «bouteiller» *H1*. Par contre, la division *A* est intéressante. Au levant se trouve une large niche dans laquelle est placée la partie postérieure d'un gros fût appelé «la Bernarde». Cette niche (*a*) est couverte par une voûte en plein cintre noircie par la suie et au fond de laquelle se voient encore les restes d'un four ou cheminée. Cette niche mesure 2 m. 83 de largeur sur 1 m. 80 de profondeur, le four dans le fond étant fermé par des dalles à 1 m. 20 du sol (largeur du four 0 m. 76, hauteur 0 m. 68). Nous avons ici la cuisine avec sa cheminée, logée dans un énorme mur de 3 m. 08 d'épaisseur. La disposition du four indique qu'il chauffait en même temps la paroi donnant sur la cave suivante *B*. A l'origine, cette cuisine pouvait aussi servir de réfectoire, car la niche formant cheminée constituait une petite salle à part. Cette disposition entre les deux salles *A* et *B* était ingénieuse, car on obtenait avec un minimum de combustible un chauffage des locaux, en même temps que la préparation des aliments. Pour un refuge de montagne, dans un climat aussi froid et avec la difficulté de s'approvisionner en bois, cette solution était très bien adaptée. Cette même cave se termine avec une embrasure de fenêtre surmontée d'un arc, maintenant en partie bouchée, établie dans un mur épais de 1 m. 40. On

l'a utilisée comme porte, mais à l'origine c'était bien une fenêtre, car son contre-cœur dépasse encore le sol. La cave *B* voisine présente à peu près les mêmes dimensions avec une fenêtre semblable à large embrasure, transformée aussi en porte au moment de l'agrandissement de l'hospice vers le nord. À l'angle de la pièce, à gauche de la fenêtre, existe un retrait carré du mur, qui tient toute la hauteur de la cave ; il est aussi noirci par la fumée et a servi de souche pour une cheminée. C'est là qu'on voit des roches romaines réemployées et un fragment d'inscription provenant du temple du Mont-Joux¹. Tout ce mur est très ancien avec appareil en épis ; il date certainement du premier hospice construit dans la deuxième moitié du XI^e siècle et le début du siècle suivant. La destination primitive de cette salle n'est pas facile à déterminer ; c'était probablement l'hospice des passants. La cave *D* plus étroite, ancien corridor, se termine par une porte succédant à des arcs formant la base du clocher (*C*). C'était l'entrée principale du premier hospice. On ne sait où se trouvait l'escalier reliant ces salles au premier étage, probablement dans la tourelle en saillie sur la façade sud, qui a disparu à la fin du XVIII^e siècle (*S*). L'entrée de cet escalier se serait trouvé ainsi dans l'axe du corridor inférieur. La deuxième porte du premier hospice devrait se placer en *P2*, entre la cave *H2* et *A*, où l'on remarque les restes d'un contrefort contre la paroi sud.

La division *F* a été fortement remaniée aux XVIII^e et XIX^e siècles ; elle contient un escalier qui repose en partie sur une ancienne voûte qui dessine la base du clocher actuel datant du XVII^e siècle. D'après les textes, ce lieu était à l'origine les lieux communs, situés à côté de l'entrée de l'église, ce qui causa toujours des inconvénients. Les caves *G1*, *G2* et *G3* étaient transformées en écuries au XVIII^e siècle ; elles ont été complètement modifiées à plusieurs reprises ; on y voit des voûtes qui ont été coupées, puis remplacées par des sommiers en fer. *G1* était le vestibule derrière l'entrée principale *P1*, entrée qui a desservi tout l'hospice jusqu'à la fin du XVII^e siècle, et qui a une architecture du XV^e siècle. C'est par ce vestibule qu'on se rendait aussi à l'église (au niveau de la buanderie actuelle).

Le réservoir occupe actuellement la plus grande partie de la cave *G3*. Le «bouteiller» *H1* formait, nous l'avons vu, une partie du couloir transversal avec *H2*, placé exactement sous le corridor du rez-de-chaussée. Sa voûte en plein cintre est ancienne ; le local était éclairé par une fenêtre maintenant bouchée par le perron d'entrée, et communiquait par deux portes avec la salle *I*, donnant sur l'extérieur par l'entrée *P3*, qui est encadrée de colonnes. Cette porte a un aspect roman, ses colonnes de hauteur inégale sont taillées dans de grosses

¹ Pour le *Plan de Jupiter*, cf. Hermann Ferrero, *Scavi al Plan de Jupiter*, *Notizie delle scavi*, 1887, 1892, 1894, et *Atti della R. Accademia di scienze di Torino*, 24, 1888—1889.

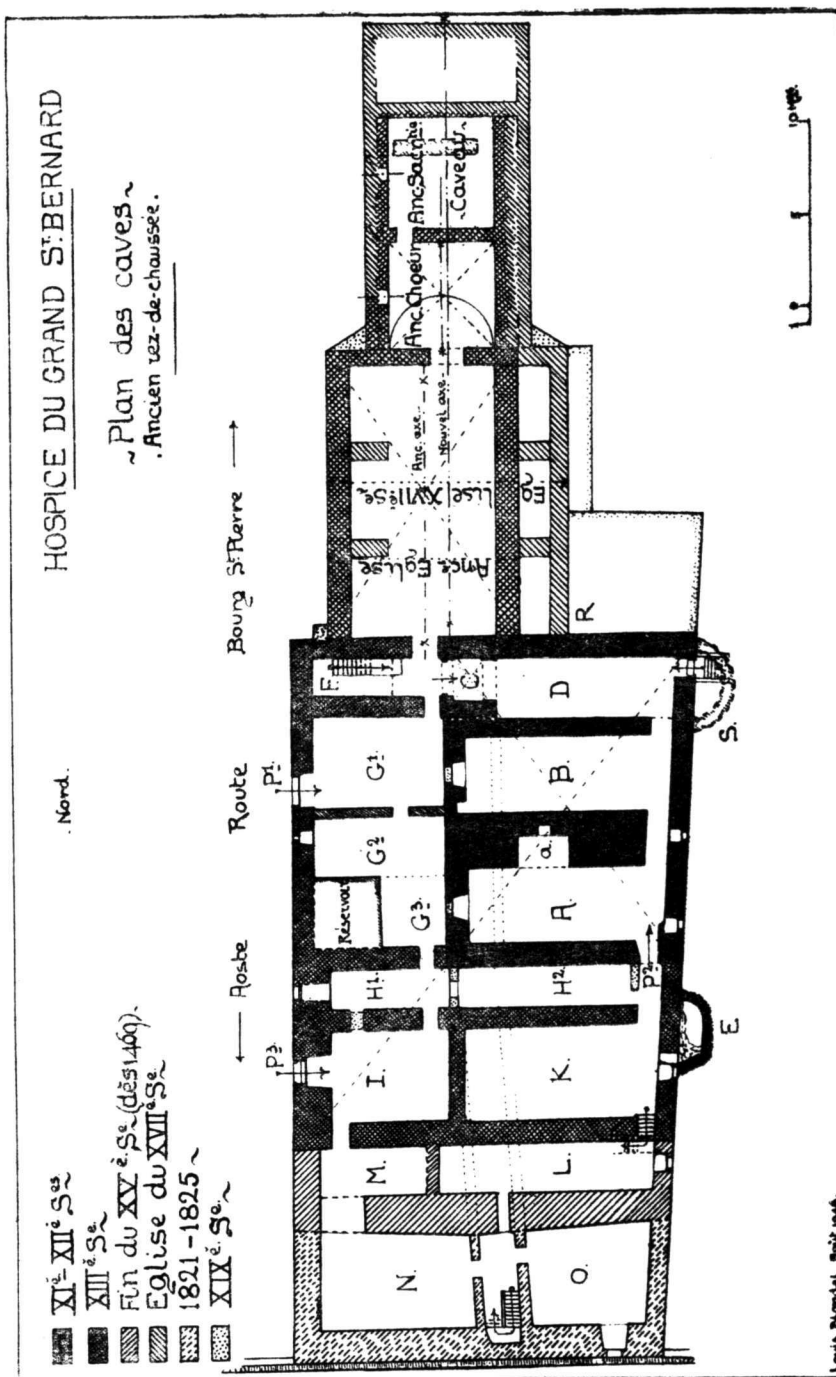


Fig. 1 -- Plan des caves de l'Hospice du Grand St-Bernard.

roches formant embrasure qui ont plus de 0 m. 63 de largeur sur 1 m. 06 de hauteur et une trentaine de centimètres d'épaisseur. L'arc étant recouvert d'un crépissage très fort, aucune moulure n'est visible (P3 fig. 1 et fig. 7, B). On ne peut guère dater cette architecture avant le XIII^e siècle, à l'époque de Pierre II de Savoie. A ce moment les traditions romanes subsistaient entièrement.

La grande épaisseur du mur de face sur la route s'explique par le fait qu'on a englobé plusieurs contreforts encore visibles sur un dessin de 1626, contreforts réparés sous le nom d'«augives» dans les restaurations de 1558. Du reste tout le mur nord est plus épais que celui du sud, car il était plus exposé aux chutes de neige.

La cave *M* servant de soute à charbon est séparée de la cave *I* par un fort mur qui délimite une des étapes de la construction de l'hospice ; il en est de même entre *M* et *N*, emplacement des installations de chauffage, où la muraille encore plus épaisse (2 m.) marque la face de la maison avant le XIX^e siècle. À l'opposé, les caves *O* et *L*, cette dernière bien voûtée, réservées pour les installations électriques, n'offrent pas d'intérêt particulier. On a dû percer le mur entre la cage d'escalier et *L* pour créer un accès. Cette ouverture a été pratiquée à travers plusieurs maçonneries juxtaposées sur 2 m. 30 de largeur. Là aussi il y avait des contreforts, qui appuyaient la maison du côté sud ; ils sont bien visibles sur les gravures antérieures à 1801.

*
* *

Si nous poursuivons notre visite à l'étage du rez-de-chaussée surélevé (fig. 2), nous constaterons un plan tout différent de celui des caves. Les corridors en voûtes d'arête traversent tout l'hospice en se croisant au centre. Leurs murs ne reposent que partiellement, sauf le corridor nord-sud, sur les fondations inférieures. Tout le mur méridional de la galerie est-ouest n'est appuyé que sur les voûtes des caves ; de plus il est dévié vers le sud dans la partie occidentale de la maison. On découvre de nombreuses irrégularités qui échappent tout d'abord à l'œil, montrant que ces corridors ont été remaniés à diverses reprises. La plus grande partie date du XVII^e et même du XVIII^e siècle.

Nous n'étudierons pas ici les autres étages de l'hospice, soit le demi-premier, donnant sur le grand escalier, avec la salle capitulaire, qui est établie dans un étage intermédiaire, ni le premier, dont la partie orientale est celle des hôtes et des passants, et celle de l'occident qui est réservée pour la clôture des religieux.

Les inventaires de 1419, de 1446, comparés à celui de 1621 indiquent que le nombre de pièces, 8 à 10 par étage, sur deux étages, n'a

HOSPICE DU GRAND ST-BERNARD

~ Plan du rez-de-chaussée ~
 . Ancien premier .

- Murs superposés aux murs des caves ~
- ▨ Murs du rez-de-chaussée ~
- ▧ Eglise ~
- Tracé des murs des caves ~

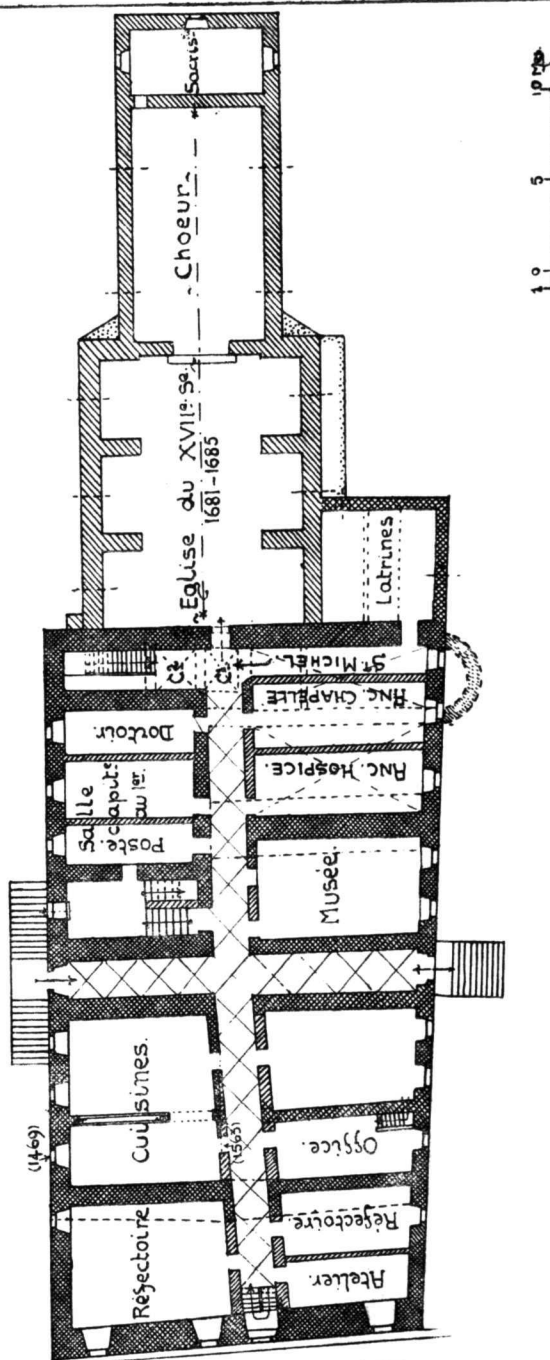


Fig. 2 — Plan du premier étage de l'Hospice du Grand St-Bernard.

guère varié jusqu'à la fin du XV^e siècle². Après le XV^e siècle, le nombre de pièces augmente. Mais la nomenclature des salles est chaque fois différente, ce qui rend leur détermination presque impossible. Nous ne chercherons pas dans ce travail à les identifier. Au cours des siècles, il a existé un conflit permanent entre les exigences de l'hospice réservé aux passants et celles des chanoines qui y vivaient en congrégation. Pendant longtemps, il n'y a pas eu de séparation assez précise entre les locaux attribués aux uns et aux autres, ce qui avait pour conséquence de causer de réelles difficultés pour l'observance des règles canoniques. Ce n'est qu'après le XVII^e siècle qu'on est arrivé à un partage absolu entre les deux activités et surtout après la reconstruction de 1825, où les dortoirs, les réfectoires, ont été nettement distingués et séparés dans la maison. Comme le dit Enlart, les hospices ont toujours eu deux parties distinctes, une pour les religieux et une pour les pèlerins, mais dans ce cas le monastère n'est qu'une dépendance de l'hospice, alors que dans les vrais monastères l'hospice des hôtes n'en est qu'une dépendance³.

D'après les inventaires, nous savons que l'hospice des passants se trouvait, à l'origine et encore au XV^e siècle, dans la partie sud-est des bâtiments, au-dessus des caves, en relation avec la chapelle de St-Michel. Dès le début, au-dessus du rez-de-chaussée il y a eu un étage et des combles habitables ; il en a été de même au moment de l'extension suivante que nous plaçons au XIII^e siècle. L'ancien rez-de-chaussée a alors été réservé pour les caves ; l'hospice, les dortoirs, les « poêles » ou salles chauffées pour les passants et pour les religieux sont venus occuper le premier et les combles.

*
* *

Chapelle de St-Michel. — Le problème de l'emplacement de cette chapelle a retenu toute notre attention. Il est certain qu'elle est aussi ancienne que le premier hospice et qu'elle est toujours restée distincte de l'église. Grâce à quelques textes, on peut arriver à localiser son emplacement. En 1274, l'autel de St-Michel était érigé dans l'hospice au-dessus du charnier (*super carnerium*) ; un legs permettait d'y entretenir un prêtre chargé de dire tous les jours la messe pour les fidèles défunts⁴. Ce charnier devait être un ossuaire et non un cimetière, situé dans l'angle entre l'église et la face au levant de l'hospice. En 1476, on reconstruisit la morgue à une certaine distance de l'église.

² Tous les documents concernant les inventaires sont aux archives de l'Hospice du Grand St-Bernard et m'ont été communiqués par M. le Chanoine L. Quaglia.

³ G. Enlart, *Manuel d'archéologie française*, T. II (1904), p. 43.

⁴ L. Quaglia, *Saint Bernard de Montjoux*, (1939), p. 61. — Presque tous les renseignements historiques sont tirés de E. P. Duc, *La Maison du Grand St-Bernard*, Aoste, 1898.

Dans les constitutions de 1438, on ordonne de hausser l'église à la hauteur de la chapelle de St-Michel. Celle-ci est citée dans l'inventaire de 1419 avec sa petite cloche et son missel, de même en 1446. Dans les restaurations de 1558—1559, on doit refaire les encadrements des fenêtres au-dessus des «usaz» (latrines) et celles des portes de S. Michel et de la sommellerie⁵. En 1576, outre les autels de l'église, il y a l'autel séparé (*aliud est seiunctum*) de la dite chapelle. Ce n'est qu'après la construction de la nouvelle église au XVII^e siècle, que cette chapelle disparaît et que son autel est transféré dans l'église.

On peut déduire des textes et des descriptions que l'hospice des passants était attenant à la chapelle. La plupart des chapelles de S. Michel étaient des chapelles hautes, disposées dans les clochers, dans les porches des églises⁶. Ici, l'ancien clocher se trouvait à droite de l'entrée de l'église et à côté de l'hospice des pauvres. En 1419, il est question d'une chambre devant la chapelle de Notre-Dame (*camera ante capellam beatae Mariae*), qu'on ne peut guère placer ailleurs que près du clocher en face de la chapelle de Notre-Dame située dans la nef sud de l'église ; mais le texte ne dit pas si elle est près de la chapelle de St-Michel. Beaucoup plus tard dans la description de Ballalu en 1719, on lit ce passage : « Dans la partie qui est au midi et au levant, il y a trois chambres savoir : la grande chambre, la chambre de la chapelle, la chambre qu'on appelle des pauvres, après cette chambre est une allée qui conduit aux lieux communs, qui sont peu éloignés de la grande porte de l'église... »⁷. A cette date, l'autel de St-Michel avait déjà été transporté à l'église, mais on mentionnait encore une chambre de la chapelle, qui n'était pas la dernière avant l'église. Comment concilier ces textes en partie contradictoires ?

En premier lieu cette chapelle était à la fois au-dessus de l'église et au-dessus du charnier ; elle occupait donc le premier étage du clocher et devait s'étendre encore plus au sud pour pouvoir dominer le charnier contre la face extérieure sud de l'église. Il est probable que la chambre dite « devant Notre-Dame » doit être identifiée avec une salle à côté de la chapelle de St-Michel, car elle est sur le même emplacement, ou, ce qui est encore possible, à un autre étage ; elle était du reste fort exiguë, avec 2 lits seulement. Quant à la salle dite encore « de la chapelle » au XVIII^e siècle, elle devait, avec l'hospice des pauvres, former un même ensemble, donnant auparavant sur la chapelle alors disparue.

On sait que, suivant l'usage, les hospices du moyen âge avaient des dortoirs ouvrant sur une chapelle. Celle-ci pouvait être à l'extrémité

⁵ Comptes aux archives de l'Hospice.

⁶ J. Vallery-Radot, *Note sur les chapelles hautes dédiées à Saint Michel*, dans *Bulletin monumental*, T. 88 (1929), pp. 453—478.

⁷ Pierre-François Ballalu, cellérier, mort à Rome en mission en 1718, a laissé un manuscrit donnant une description complète de l'hospice.

de la salle ou placée latéralement. Dans l'ancien hôpital ou Hospice de la Trinité à Genève, on voit encore cette disposition latérale, qui permettait aux passants et pèlerins de suivre les offices du dortoir⁸. Si nous plaçons l'autel de S. Michel dans le clocher, ce qui est conforme à de nombreux exemples, on pouvait y accéder par la salle de l'hospice voisin. Ce devait être une très petite chapelle qui, comme nous l'avons dit, pouvait s'étendre un peu au delà du clocher. Quant à la chambre «devant Notre-Dame», le plus logique est de la situer au 2^{me} étage déjà existant au XV^e siècle, à côté du clocher. Ce problème de la chapelle de St-Michel en soulève un autre, celui de la tour ronde qu'on voit figurer sur deux des plus anciennes gravures représentant la maison du St-Bernard du côté méridional. Toutes deux indiquent à l'angle sud-est de la maison une tourelle circulaire recouverte d'un toit plat prolongeant la pente du toit principal. La première de ces gravures qui a paru dans le grand ouvrage de Zurlauben est dessinée par Besson et gravée par Le Veau (mort en 1786) (Pl. I, 1)⁹. Ce Besson qu'il faut identifier probablement avec Alexandre Besson, inspecteur et ingénieur des mines en France (mort vers 1809), écrit au début de cet ouvrage un «Discours sur l'histoire naturelle de la Suisse» et nous dit qu'il a séjourné au Grand St-Bernard le 30 juillet 1777 et les jours suivants. Une deuxième gravure du même auteur est prise d'une fenêtre de l'hospice, en direction du lac et du Val d'Aoste. La seconde estampe est due à Albanis Beaumont, savoyard, aussi ingénieur qui, en qualité d'instituteur des enfants du duc de Gloucester, a fait plusieurs voyages en Suisse et a publié en anglais, en deux éditions de 1800 et 1806, un ouvrage sur les Alpes Léponentines¹⁰. Un autre de ses ouvrages concerne les Alpes Pennines et date de 1787. Son récit concernant le St-Bernard est le résumé de plusieurs voyages antérieurs. Nous savons qu'il était ingénieur et topographe, au service du roi de Sardaigne, immatriculé dans la classe des architectes civils à l'université de Turin dès 1780. La planche du St-Bernard, bien que gravée en 1800 et portant ses initiales AB, reproduit un dessin original plus ancien. Il nous dit qu'il va au St-Bernard en 1782 et qu'il y avait déjà passé quelques années auparavant. Sa planche, qui n'est pas identique à celle de Besson, ne doit pas être postérieure à 1780, début des grandes transformations de l'hospice.

Dans ces deux gravures assez précises et qui se complètent, cette tour n'est pourvue que d'une fenêtre cintrée à mi-hauteur entre le premier et le deuxième étage regardant le couchant ; il devait probablement y avoir une autre ouverture, mais au levant entre le rez-de-

⁸ L. Blondel, *Hôpital de la Trinité et du St-Esprit*, dans *Genava*, T. XXIII, pp. 34 et suiv.

⁹ Baron Beat de Zurlauben, *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, moraux... de la Suisse*, Paris, De la Borde, 1780—1786, Pl. No 153 et aussi deuxième gravure de Besson dirigée par Née, No 162, vue prise d'une fenêtre de l'hospice.

¹⁰ Albanis Beaumont, *Travels from France to Italy through the Lepontine Alps...*, London, 1806 (ou 1800), dessin No 22, p. 82.

chaussée et le premier. Son toit descend assez bas. Nous estimons que cette annexe circulaire devait contenir un escalier à vis, le plus ancien escalier, qui fut construit dans l'hospice pour accéder d'abord au premier, puis plus tard au deuxième étage. À sa base, il correspondait au corridor en face de l'entrée principale. L'indication de la fenêtre entre deux étages correspond bien à une construction destinée

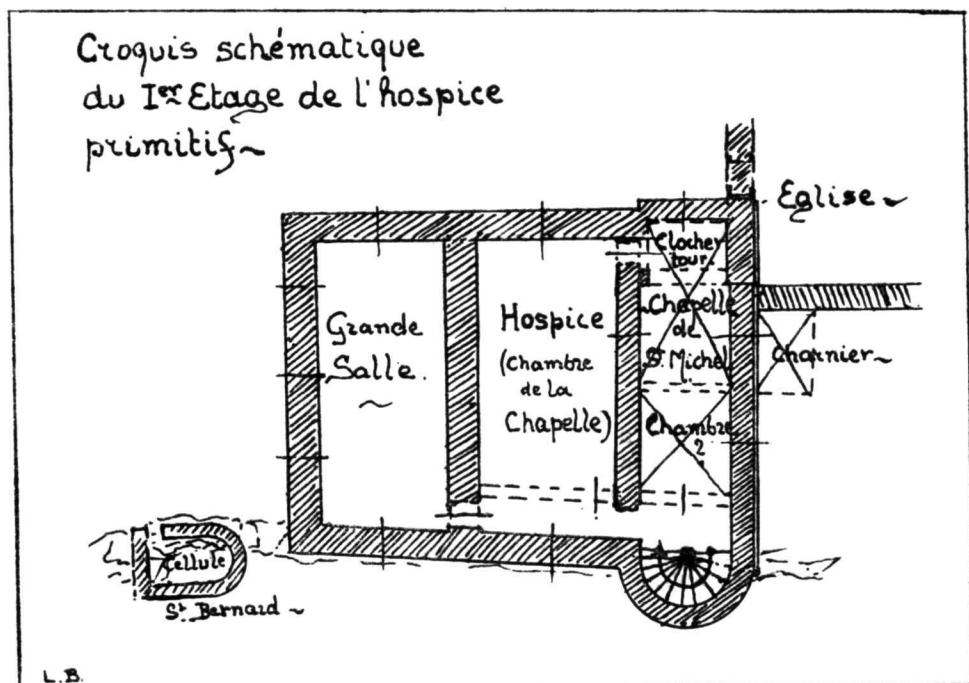


Fig. 3 — Plan schématique du premier étage de l'Hospice primitif.

à éclairer un escalier. Très probablement qu'au premier étage, le plan, assez semblable à celui des caves actuelles, devait avoir un couloir ou corridor le long de la façade sud, donnant accès à la chapelle, puis à l'hospice (fig. 3). L'emplacement du corridor central, différent du reste de celui qui existe aujourd'hui, date de l'époque où on a agrandi l'hospice du côté nord. L'inspection des maçonneries de la façade méridionale indique le point exact de cette tour ; en effet, à l'angle ancien de l'hospice, le mur ne mesure que 0 m. 93 en face du couloir D, alors qu'ailleurs il varie entre 1 m. 08 et 1 m. 10. On a donc procédé à un simple remplissage dans cette partie au moment de cette disparition, peu après 1780. On aurait pu supposer que cette

annexe avait une autre destination, entre autres pour loger les latrines ou lieux communs. Mais nous savons qu'en 1642, celles-ci étaient encore sur l'autre face de l'hospice entre la première porte P1 et l'église¹¹. En 1704, Ballalu indique bien l'entrée des latrines contre la paroi orientale de la maison, mais toutes proches de l'entrée de l'église. Elles étaient donc sur le même emplacement où elles sont de nos jours, mais dans une annexe à part, plus en arrière contre l'église (fig. 1 R). Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle qu'on améliora ces conditions peu hygiéniques, que les corridors contre l'église furent élargis et mieux éclairés «éloignant ainsi l'infection de l'église» et que ces lieux furent agrandis dans le prolongement de la façade sud. Ils furent encore transformés au XIX^e siècle. La tour a du reste disparu au moment où l'on procéda au remaniement de cet angle de l'hospice. Une gravure de L. Weber du début du XIX^e siècle, antérieure à 1821, indique bien cette transformation et la nouvelle annexe des latrines abritée par un toit à un seul pan du côté du levant¹². Entre temps, pour parer aux mêmes inconvénients, à l'époque du prévôt Luder on avait construit au bout du grand corridor, face au lac, des lieux communs réservés aux religieux, et qui formaient saillie entre les grands contreforts, cette disposition est visible sur toutes les estampes antérieures à 1821¹³.

En résumé, la chapelle de St-Michel, logée dans le clocher et dans la salle voisine au levant de la maison, faisait corps avec l'ancienne salle de l'hospice, citée à la fin du XIII^e siècle, mais certainement contemporaine de la création de la maison; elle doit être plus ancienne que l'église, dont elle a toujours été indépendante. La tour d'angle correspondait à la cage de l'ancien escalier, mais n'a pu convenir à d'autres usages, et n'ayant plus d'utilité, elle fut supprimée à la fin du XVIII^e siècle.



Le clocher. — Dans le manuscrit du prévôt Roland Viot reproduisant, en la modifiant, la vie de S. Bernard écrite par Nicolas Fernex, on trouve un dessin (fig. 6) assez schématique de l'hospice et de son église en 1626, vus de la route¹⁴. Ce document est très important et

¹¹ Prescriptions à la suite de la visite du nonce en 1642; renseignement communiqué par M. L. Quaglia. — Nous avons hésité à placer le chœur de la chapelle dans cette tour; mais ce n'est pas possible.

¹² Gravure reproduite dans le *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, art. *Saint-Bernard (Grand)*, T. V, p. 637.

¹³ Cf. entre autres la lithographie G. Charton à Genève, E. Froment del.

¹⁴ Ce dessin, avec celui du Petit St-Bernard, est reproduit dans Pidoux de Mauduère, *Saint Bernard de Menthon, l'apôtre des Alpes*, Lille, 1923, pp. 41 et 43, ouvrage dénué de tout sens critique historique. Un des tableaux d'autel de l'église de l'Hospice donne aussi des vues du Grand et du Petit St-Bernard.

A.Ancien clocher ~
B.Clocher actuel ~

0 10 20 M.

Clocher
Fenêtre sud

1825 Fvte 1626 1825
1687 et av. 1681-
Fvte 1681 Edifice
1687
1687

Plan des toits ~

--- Traces anciens
— Tracé actuel

reconstruction de l'église vers 1681, le clocher gênait la nouvelle entrée et on l'a reconstruit plus au nord tout en conservant un de ses côtés qui a subsisté (fig. 4). En effet, à l'étage des cloches, on distingue des fenêtres jumelles avec arc ogival sur la paroi sud. L'ancien mur nord est devenu le mur méridional. Au XIX^e siècle, au moment de l'élévation de la maison, on a déplacé aussi le faîte du toit, qui auparavant s'élevait dans l'axe du grand mur longitudinal qu'on trouve dès l'étage des caves. Il est possible que le premier clocher, qui contenait, comme nous l'avons vu, la chapelle de St-Michel, ait été fortifié ou ait servi de vigie pendant les périodes de guerre. Un plan du début du XIX^e siècle indique encore en ce point un escalier dit « de la citadelle ». Nous reviendrons sur cette question des fortifications de l'hospice.

L'église. — L'édifice actuel, dont la reconstruction avec les transformations de l'hospice avait été décidée en 1678, n'a dû être entreprise que vers 1681 et terminée, avec les belles stalles, seulement en 1685. Nous ne décrivons pas ici cette église intéressante de style italien piémontais, construite par le maître maçon Jean-Antoine Marcoz, natif de Brissogne (Pl. I, 2). Nous ne savons pas qui est l'auteur des plans. La disposition du mur plein séparant la nef du chœur capitulaire est assez rare et a frappé notre attention.

Nous avons cherché à déterminer les différentes églises qui se sont succédées sur cet emplacement. Bien que, souvent dans les textes, on désigne le St-Bernard sous le nom d'*ecclesia*, on ne peut savoir s'il s'agit de l'édifice de l'église, plutôt que de l'ensemble de l'institution. Cependant il ne nous semble pas douteux, qu'à côté de la chapelle de St-Michel desservant l'hospice, les chanoines eurent très tôt leur église particulière où ils tenaient leur chapitre.

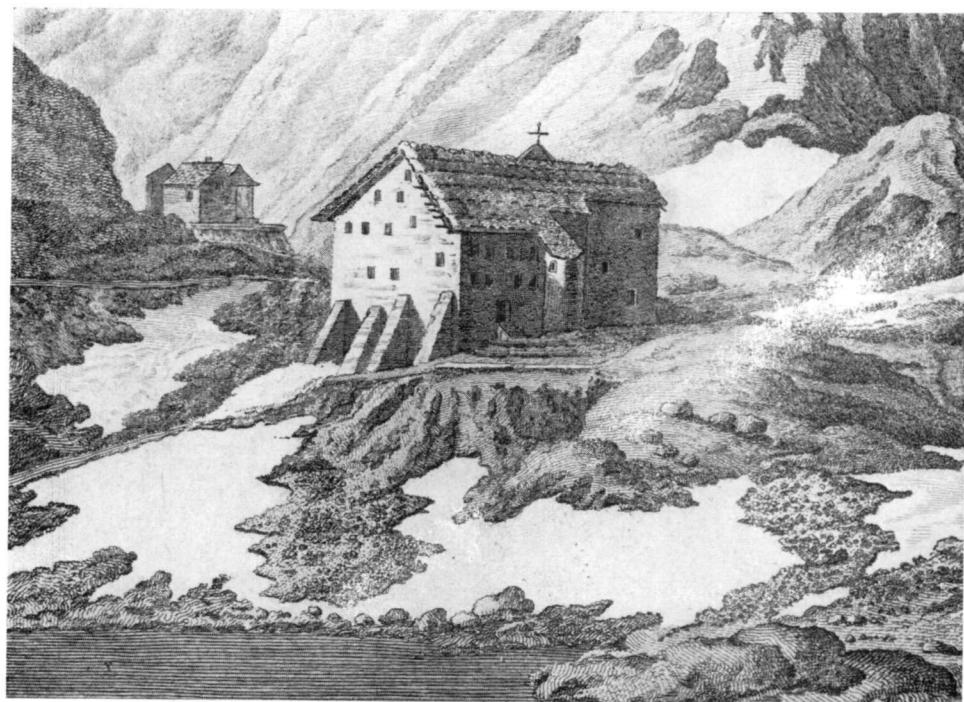
Dès 1125, les chartes désignent l'église sous le vocable de S. Nicolas du Mont-Joux ; à partir de 1158, sous ceux de S. Nicolas et S. Bernard¹⁵. En 1212, un acte mentionne l'autel sans dire où il est situé¹⁶. A partir du XIV^e siècle, plusieurs mentions comme celle de 1368 où on lit *ecclesiam dicti hospitalis et ipsum hospitale* ne laissent aucun doute sur l'existence de l'église¹⁷. Cependant le fait que l'agrandissement de l'hospice comprend dans son plan l'entrée de l'église au XIII^e siècle, laisse supposer qu'elle existait à cette époque et même que cette extension a suivi celle de l'église.

Ce premier édifice a été remanié à plusieurs reprises. Dans les constitutions de 1438, on ordonne de hausser l'église à la hauteur de la chapelle de St-Michel située au premier étage du clocher. C'était alors un édifice peu élevé, puisqu'il ne dépassait pas, au moins par ses murs, le niveau du premier étage de l'hospice. En 1489, nous apprenons que le frère franciscain Guillaume Grierez doit repeindre son plafond. L'incendie de 1555 ne dut consumer que son toit, car les réparations de 1558—1559 ne font mention que de la reconstruction de son toit et du blanchissage de ses parois. Son plancher inférieur et son plafond sont restaurés en 1572. Sa nef n'était donc pas pourvue d'une voûte. Le dessin de 1626 représente encore une nef basse, dont la corniche du toit arrive au niveau du plafond du premier étage de l'hospice ; elle est éclairée par trois fenêtres latérales à plein cintre. Par derrière, le chœur est encore plus bas, avec une seule petite fenêtre désaxée, indiquant que sous le même toit se trouvait la sacristie.

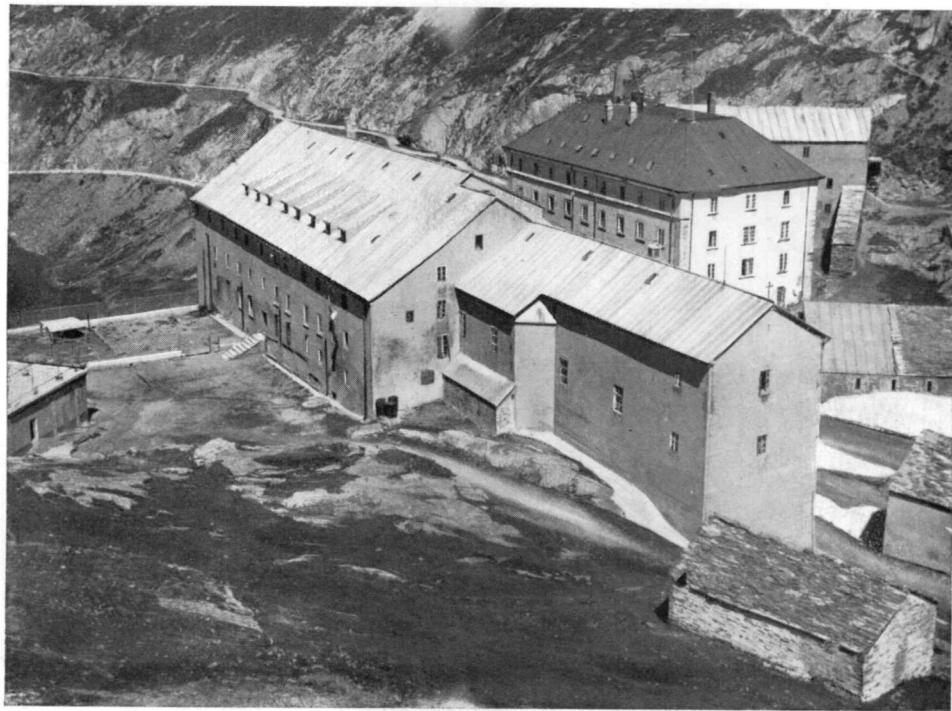
¹⁵ Pour les premières mentions historiques, cf. A. Donnet, *S. Bernard et les origines de l'Hospice du Mont-Joux*, St-Maurice, 1942, pp. 109 et suiv.

¹⁶ Duc, *op. cit.*, p. 37, lettre d'Innocent III.

¹⁷ Gremaud, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais*, (dans MDR, T. XXIX et suiv.), No 2128.



1. — Vue de l'Hospice du Grand St-Bernard en 1777.



2. — Vue générale de l'église et de l'hospice du Grand St-Bernard.
Au premier plan, la morgue de 1476. (Photo P. Bouffard)

Du reste, on peut se demander si ce chœur n'était pas à l'origine une chapelle de Notre-Dame. Vers 1588, les offices de ND. de l'Assomption qui avaient été interrompus sont rétablis (*in choro almae ecclesiae B. Mariae Virg. Assumptae hospitalis Montis Jovis*). Ou bien encore ces offices précités se faisaient sur le maître-autel même. En 1606, il est fait mention d'une fondation en l'honneur de Notre-Dame, *ante altare eiusdem virginis situm extra chorum ecclesie S. Bernardi*¹⁸. *Extra* semble indiquer un autel «en dehors» du chœur, donc distinct, dans la nef. De toute manière, ce chœur très exigü formait comme une chapelle à part, ce qui est tout à fait conforme aux substructions existant sous le chœur actuel. Un autel de Notre-Dame, en tous cas cité dès 1308, était situé dans la partie méridionale de la nef.

La reconstruction de l'église à la fin du XVII^e siècle, bien qu'accomplie *a fundamentis*, n'a cependant pas été si totale, au point qu'on n'ait pas utilisé certains murs plus anciens. Au lieu d'une église ouvrant de plain-pied sur le rez-de-chaussée, le prévôt Luder en fit construire une beaucoup plus élevée, de manière que son entrée corresponde avec le premier, ou rez-de-chaussée surélevé, de l'hospice. L'ancien niveau du plain-pied est devenu une cave, où de nos jours sont installées la buanderie et la calende. On a maintenu l'ancienne entrée pour accéder à ces locaux ; de plus, on a utilisé et surélevé tout le mur nord et une partie du mur de clôture entre la nef et le chœur. Partout ailleurs, comme l'église était plus vaste, on a doublé les fondations, soit au nord du chœur ancien, soit surtout au sud de ce même chœur et de la nef. Il a paru inutile de démolir les anciennes fondations là où elles ne gênaient pas le nouvel édifice ; on s'est contenté de les arraser au niveau du nouveau sol surélevé (cf. fig. 1).

Le chœur de l'ancienne église se trouvait sur l'emplacement de la calende actuelle. C'est une construction voûtée qui n'est pas exactement dans l'axe de la nef ancienne, le mur méridional étant dans le même alignement que celui de la nef. On monte deux marches pour y accéder. Il mesure 2 m. 89 de hauteur sous la partie supérieure de la voûte encore blanchie soigneusement à la chaux. La voûte paraît ancienne ; il semble qu'elle était assez basse pour qu'on ait pu éviter de la démolir en construisant le nouveau chœur. Cette construction présente un plan carré de 5 m. 70 sur 5 m. 75¹⁹. Une seule petite fenêtre, maintenant bouchée, l'éclairait au nord, ce qui est conforme au dessin de Viot. Nous aurions donc ici l'ancien chœur intact. Par une porte latérale, on parvient dans une troisième division où se trouve actuellement le caveau des chanoines. Cette division s'étend jusqu'aux fondations de la sacristie du XVII^e siècle. On descend deux marches pour y parvenir ; il n'y a pas de sol fini ; la voûte non

¹⁸ Duc, *op. cit.*, pp. 102 et 109.

¹⁹ Je suis redevable des mesures de cette partie de l'église à M. le Chanoine M. Ribordy, prieur de Bourg-St-Pierre.

crépie brute semble plus moderne ; un mur isolé doit supporter le maître-autel qui est droit au-dessus. Cette salle correspond, au moins en partie, à l'ancienne sacristie, ce qui explique qu'elle ne devait pas être voûtée à l'origine. L'alignement de ses murs latéraux est le même que celui du chœur. La voûte doit être du XVII^e siècle. La paroi sud est posée sur le rocher, ce qui expliquerait en partie la disposition de tout le mur méridional établi sur un même banc de rocher. Nous savons qu'en 1459 la sacristie était placée derrière le chœur ; mais elle devait être moins longue que la salle du caveau.

Le chœur à plan carré paraît très ancien, certainement antérieur au XV^e siècle ; il semble plus vieux que la nef qui a dû être élargie du côté nord, car elle n'est pas dans le même axe. Cette nef mesure 14 m. 70 sur 8 m. 05, mais a des voûtes du XVII^e siècle établies pour supporter le sol de la nouvelle église. Nous savons du reste que cette nef n'avait à l'origine qu'une charpente plafonnée comme couverture. En somme, on retrouve des fragments importants de l'église du moyen âge qui a subsisté jusqu'au XVII^e siècle. Les doublages de murs pour édifier la nouvelle église comportent des épaisseurs très fortes : au nord de l'ancien chœur 1 m. 20, au sud plus de 2 mètres. Il est probable que ces maçonneries ne sont pas pleines, mais comportent des vides remplis de déblais et de terres. Sous la sacristie actuelle, il n'y a pas de cave ; ce doit être un terre-plein.

*

* *

La grotte de S. Bernard. — Nous avons déjà décrit ce caveau. Il est intéressant de chercher à définir l'origine de cette construction très ancienne (fig. 5). Ballalu, dans sa précieuse description de l'hospice en 1709, nous dit : « A l'entrée de la première cave... à droite est une petite grotte longue d'environ 6 pieds, large de 3 à 4 pieds, haute environ de 5 pieds. On dit par tradition que c'est l'endroit où S. Bernard couchait sur le rocher. Il ne paraît point aujourd'hui aucun vestige qui ait pu servir de lit ou place de repos. Mais dans cette grotte il y a un rocher sur lequel sont posés les fondements de la muraille méridionale de la maison. On dit que c'est sur ce rocher que S. Bernard se couchait et qu'ensuite on y a posé les fondements de cette muraille par dévotion à S. Bernard. On regarde cette pierre comme une relique... on en donne à ceux qui en demandent et les quêteurs en faisant la quête en distribuent beaucoup... Depuis l'année de mon noviciat 1697, j'ai toujours vu cette grotte... sans aucune porte, y entrait et prenait de la pierre qui voulait en la rompant à coups de marteau, j'ai même vu un frère laïc qui en a emporté d'une seule fois plus de 20 livres ». Cet usage de prendre des fragments de rocher lui a donné le nom de « grotte de la recollection ». Il est vrai qu'on a posé la muraille de la maison sur ce roc, mais, ce que Ballalu ne savait pas, c'est que ce caveau est plus ancien que la muraille. Quant à l'emplacement où saint Bernard aurait pu se reposer, il pouvait se trouver dans la partie coupée par la face de l'hospice.

Il n'est pas douteux que cette cave était un lieu révééré, remontant aux origines de l'institution, sans cela deux siècles après sa construction on n'aurait pas pris le soin de la conserver.

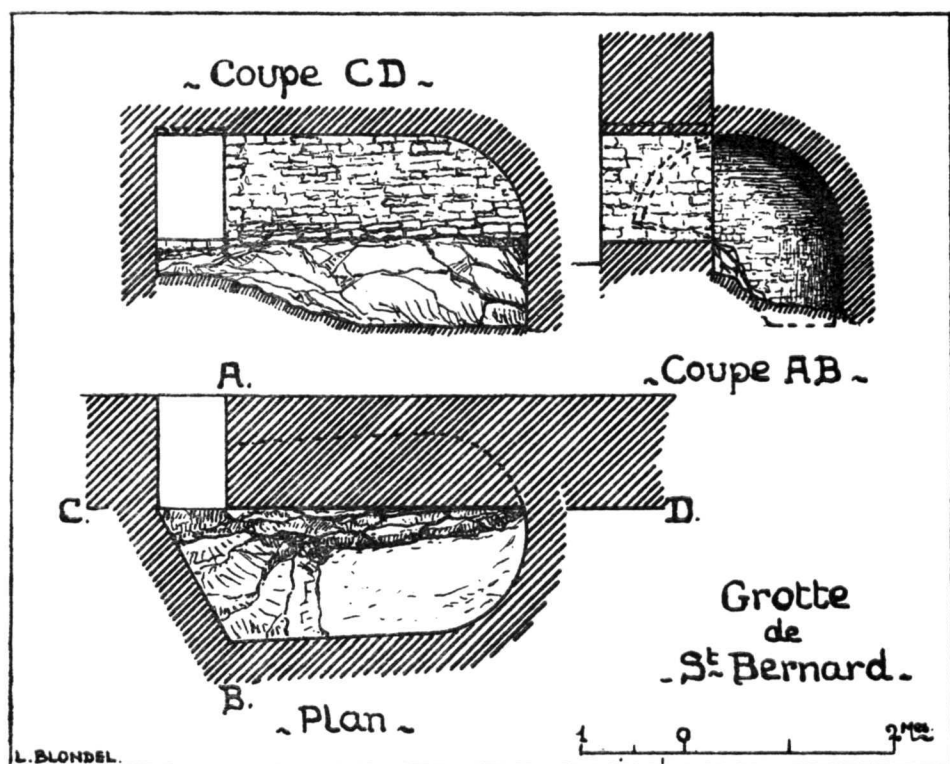


Fig. 5 — Plans, avec coupes, de la grotte de S. Bernard

Nous ne croyons pas que ce soit une chapelle primitive, car sa hauteur et ses dimensions sont trop faibles ; cette construction correspond mieux à une *cella*, dans le sens de cellule, utilisée soit par saint Bernard, soit par ses premiers compagnons, afin de trouver un abri contre le rocher. Il est probable qu'il devait y avoir plusieurs cellules juxtaposées qui ont disparu au moment de la construction de l'hospice. Il est curieux de trouver une trace de cette tradition des cellules dans le manuscrit de Viot dans sa vie de saint Bernard. «Le saint avait édifié pour luy et ses compagnons de petites logettes...»²⁰. Cette construction est semblable aux refuges de haute montagne en pierre et souvent voûtés pour mieux résister à la neige. Il est vrai que celle-là

²⁰ Pidoux de Maduère, *op. cit.*, pp. 40—41.

était encore pourvue d'une abside circulaire et devait se distinguer des autres par sa forme. Je ne crois pas qu'elle ait constitué la cave d'une chambre supérieure, à moins que cette chambre ait disparu au moment de l'extension de l'hospice. Ce terme de *cella* se retrouve à propos de saint Bernard dans un texte en partie rogné du martyrologe de la cathédrale d'Aoste du XIII^e siècle et déchiffré par André Donnet. «*Domum montisjovis edificavit (partie rognée) montium necessarias, rétabli avec le bas des lettres coupé à la page et alibi III (tres ?) cellas in cacuminibus/ montium necessarias*²¹. Sans doute à cette époque le terme de *cella* indiquait aussi l'ensemble d'une institution monastique, mais il pouvait être pris dans le sens littéral de cellule.

On trouverait des exemples analogues de refuge à l'Hospitalet, où il y a deux huttes en pierre voûtées, dont l'une sert de morgue (reconstruite en 1706) et l'autre d'abri pour les passants. Dans plusieurs alpages du pays, on rencontre de petits édifices voûtés, le plus souvent pour les caves, les étables, les cuisines ; ainsi à l'alpage de la Pierre, et aussi dans le Val de Bagnes à l'alpage de Louvie. Traditionnellement, ces abris perpétuent des types très anciens ; par exemple les huttes de la Bernina et de la Valteline sont semblables aux constructions préhistoriques à coupole de l'époque du bronze.

La grotte de la recollection de S. Bernard, ancienne cellule, a pu être révéérée et même consacrée avec une croix comme un oratoire, aux temps les plus anciens, en souvenir du saint fondateur. Elle est le plus vieux témoin de l'hospice sur le col, placée tout près de l'antique voie romaine.

*
* *

Historique des différents hospices. — A l'hôtellerie ou *mansio* établie à côté du temple du Mont-Joux, après l'époque romaine, a peut-être succédé, sur le même emplacement encore, un refuge pour les passants ou une construction en rapport avec un péage ; mais les incursions des bandes armées, les Lombards, les Hongrois, les Sarrasins, ainsi que les constants passages de troupes à l'époque carolingienne n'ont dû laisser que des ruines sur ces hauteurs dangereusement tenues par des pillards armés²².

Seul, dès le VIII^e siècle, le prieuré fondé à Bourg-St-Pierre pouvait être un secours pour les voyageurs et les populations passant d'une vallée dans l'autre. Lorsque l'archidiacre Bernard, très probablement

²¹ A. Donnet, *op. cit.*, p. 136.

²² Pour cette période, cf. A. Donnet, *op. cit.*, pp. 29 et suiv. et L. Quaglia, *op. cit.*, pp. 9 et suiv. — On a trouvé des monnaies carolingiennes au Plan de Jupiter, *ibid.*, p. 2. — Cf. aussi dans *Miscellanea valdostana*, Biblioteca della Soc. storica subalpina, T. XVII : Carlo Patrucco, *Aosta dalle invasioni barbariche alla Signoria Sabauda*, pp. VII—LXXXVIII, et Silvio Pivano, *Le carte delle Case del Grande e del Piccolo San Bernardo*, pp. 61—238.

apparenté à la famille des vicomtes d'Aoste, décida peu après 1050, à la suite du passage de Léon IX au Mont-Joux, de venir au secours des pauvres malheureux qui traversaient ces régions désertiques et peu sûres en établissant un hospice, il pensa avec raison que Bourg-St-Pierre était loin de pouvoir rendre les services suffisants. Il décida donc, comme nous l'avons vu, de placer son refuge au col même et d'abandonner l'emplacement du Plan-de-Jupiter.

Cet hospice ne s'est pas construit en une fois ; mais au début S. Bernard établit une maison fort simple avec auprès, des cellules pour les membres de la communauté (cf. les phases de construction fig. 1). La plus ancienne maison, dont les fondations existent encore, peut dater de la fin du XI^e siècle ; complétée jusqu'au début du siècle suivant, c'est celle qui est mentionnée en 1125. C'était une forte bâtisse aux murs épais, de forme quadrangulaire, de 18 m. sur 13 m. 50, qui n'a pas exactement des angles droits, car la face méridionale suit un banc de rocher légèrement en diagonale (fig. 1). Cette maison laissait en dehors de son périmètre une des cellules, celle de S. Bernard mort vers 1081. Elle se composait d'un rez-de-chaussée avec trois grandes salles, dont l'une servait de réfectoire et de cuisine, l'autre de chauffage et la troisième de corridor en face de l'entrée principale, surmontée d'une tour, formant plus tard clocher. Dans l'axe de cette entrée, on avait établi, dans une tourelle en saillie sur la façade méridionale, un escalier permettant de se rendre au premier à l'hospice (dortoir), à la petite chapelle de St-Michel, et aux logements des religieux qui devaient encore occuper un étage des combles. La route antique passait à peu de distance devant la façade nord. Dans le courant du XIII^e siècle, principalement à l'époque de Pierre II de Savoie, ce premier noyau de constructions a été augmenté d'un tiers au nord et à l'ouest. C'est en effet à ce moment que les donations commencent à affluer, que de nombreuses possessions permettent de fournir les ressources nécessaires à la maison du St-Bernard. D'autre part, il était conforme à la politique de Pierre de Savoie d'assurer mieux le passage entre ses possessions du Val d'Aoste et ses nouvelles conquêtes du Valais et de la Suisse romande. La route prend à ce moment une grande importance ; elle est très utilisée par les marchands. Les comtes de Savoie passaient constamment ce col pour se rendre du sud des Alpes dans le Chablais et le Pays de Vaud, vivant une partie de l'année à Chillon.

Nous avons la preuve de travaux exécutés à l'hospice dans les comptes d'Hugues de Grandmont pour Chillon du 2 février 1260 au 2 février 1261. *Item libravit pro residuo ad unum pelium faciendum in hospitali Jovis ultra illud quod fuerat solutum in anno preterito XVII lb. XII sol. VI den*²³. Le passage n'est pas très clair, mais il

²³ Mario Chiaudano, *La finanza sabauda nel sec. XIII*, dans *Bibl. della Soc. storica subalpina*, T. 131, I, p. 41.

s'agit, semble-t-il, d'un solde de paiement d'une construction de salle chauffée soit poêle, plutôt que de deux poêles établis de 1259 à 1261. Quand il y a deux versements pour un même objet, le dernier versement est en général un tiers de la somme totale. Cette chambre chauffée aurait donc coûté environ 51 livres mauriciennes, ce qui représente à l'époque une somme déjà importante.

Cet agrandissement de l'hospice au XIII^e siècle est absolument symétrique, dans le prolongement de la diagonale du premier édifice. La muraille sud passant sur le caveau de S. Bernard présente tous les caractères de cette époque. On créa alors deux nouvelles portes sur la route, dont l'une conserve des restes de cette période avec ses colonnes où les chapiteaux ont disparu. Un nouveau couloir transversal H1—H2 (fig. 1), qui devait se retrouver au premier étage, divisait tout l'hospice ; l'hospice des passants dut être augmenté, les chambres pour les religieux aussi et le rez-de-chaussée fut converti en caves. Il est possible que l'escalier primitif ait été déplacé et établi près de l'église. En tous cas la porte principale était reportée en P1 (fig. 1) au lieu de C sous la tour. La conséquence de cet agrandissement entraîne celui de l'église, qui probablement fut disposée de manière à avoir son entrée sur le corridor du rez-de-chaussée de l'hospice. Pour y accéder, on devait passer par la porte P1.

On peut se poser la question de savoir si, à cette époque, il n'y avait pas quelques fortifications. Le dessin de 1626 indique un mur crénelé passant au sud derrière l'hospice (fig. 6). Il n'y aurait rien d'extraordinaire que, pour rendre la maison du St-Bernard plus sûre et à l'abri des coups de mains, on ait édifié un mur coupant le col, mur relié à la maison. Nous n'en avons pas la preuve ; cependant il existait de même à St-Rémy un mur barrant la vallée, et Bourg-St-Pierre formait une cluse fortifiée. Il semble en avoir été de même au *Plan de Jupiter*, où l'*ostiolum*, barrière douanière, fut forcée par les Normands vers 1020²⁴. L'appellation du *porticam lacus*, employée dans la délimitation de 1236, qui se trouvait à la frontière même, à la « Fontaine couverte » sur le lac, n'est pas non plus très claire²⁵. Autrefois, au XVIII^e siècle, on y voyait encore des colonnes marquant les limites ; n'y avait-il pas une vraie porte en ce point ? L'usage de fortifier les monastères au moyen âge pour les mettre à l'abri de coups de mains des pillards est constant. Un texte, peu explicite il est vrai, de 1459, dit que les lettres de citation pour le Chapitre capitulaire sont affichées à l'hospice du Mont Joux « *prope portam existentem a parte burgi Sti. Petri Montis Jovis* »²⁶. Il peut s'agir de la porte d'entrée de l'hospice la plus rapprochée de Bourg-St-Pierre, mais aussi d'une porte atte-

²⁴ Gremaud, *op. cit.*, No 79. — S. Furrer, *Geschichte von Wallis*, T. I, p. 57.

²⁵ Gremaud, *op. cit.*, No 413.

²⁶ Duc, *op. cit.*, p. 77.

nante à l'église ou à la maison, et barrant la route en direction de Bourg-St-Pierre. Le dessin avec les murs à crénaux confirmerait cette supposition. Dans les violents combats qui eurent lieu entre les 17 et 19 avril 1476 entre les Valaisans, alliés aux Bernois, et les troupes du comte de Challant, au col même, où les Piémontais s'étaient retranchés pour couvrir leur retraite et firent de nombreuses victimes



Fig. 6 — Vue de l'église et de l'hospice en 1626

dans le passage de la Combe des Morts, ces derniers n'ont-ils pas utilisé une fortification déjà en place ?²⁷ La tradition veut que la nouvelle morgue, qui date en effet de 1476, et dont on a conservé le contrat de construction, ait été utilisée pour déposer les victimes de ces combats (Pl. I, 2). Enfin, on ne sait pourquoi un plan de l'hospice de vers 1800 indique à l'emplacement de l'ancien clocher un escalier dit «de la citadelle». Cette tour avant d'être uniquement un clocher a pu être fortifiée.

Les mentions concernant les transformations de l'hospice sont très rares, cependant pour nous guider il existe une date sur la fenêtre de la cuisine et l'architecture, datant aussi du même siècle, de la principale entrée, qui montrent bien qu'il y eut de gros travaux dans la

²⁷ Pour cet épisode, cf. Alfred Grand, *Der Anteil des Wallis in den Burgunden Kriegen*, BWG, Bd 4, pp. 424—430.

deuxième moitié du XV^e siècle. Nous avons vu qu'après 1446, le nombre des pièces décrites augmente. Il faut placer une nouvelle extension de la maison à la date gravée sur la fenêtre de la cuisine donnant sur la route, à savoir 1469. En effet, cela expliquerait pourquoi il n'y a qu'une seule date située exactement au centre de la nouvelle travée construite à l'ouest (fig. 2). Cet emplacement n'est pas l'effet du hasard, mais désigne exactement la partie rajoutée. De l'extérieur, on ne peut se douter que cette partie est moins ancienne, à cause des forts crépissages qui ont fait disparaître l'aspect des différentes maçonneries ; seules les fondations dans les caves indiquent nettement cette reprise des murs. On gagnait ainsi les deux caves *M* et *L* (fig. 1) ainsi que de nombreuses pièces aux étages. La porte, à main gauche, du perron, *P1* (fig. 1 et fig. 7, *A*), ancienne entrée principale, aux consoles soigneusement profilées est aussi un excellent témoin de cette architecture de la deuxième moitié du XV^e siècle. Soit l'hospice, soit l'église, ont subi de fortes restaurations, probablement au moment de la commande de François de Savoie. L'église a aussi dû subir des modifications après 1438 ; il y eut ensuite un temps d'arrêt dans les transformations de l'hospice, jusqu'au grand incendie de 1555, qui a détruit les toits et le haut des murs. Malgré les réclamations des frères qui vivaient dans des conditions déplorables encore en 1557, ce n'est qu'à partir de 1558 que les restaurations furent commencées.

Une partie des comptes a été conservée pour 1558, qui nous permettent de mesurer l'étendue des dégâts et des réfections. Il n'y eut aucune extension de l'hospice ; on se contenta de déblayer les ruines, de remonter le haut des murs, de construire de grands contreforts ou « augives » contre les façades, de reblanchir et recrépir les salles et l'église, enfin de refaire les toits en les couvrant de grandes pierres ou « loses ». Après la première étape des travaux en 1558, on construisit une paroi en planches pour fermer une des façades entr'ouverte afin de mettre la maison à l'abri de la neige. Ces restaurations ont dû se poursuivre les années suivantes, car la porte de la cuisine est datée de 1563 (fig. 2).

Nous ne pouvons attribuer les grands corridors voûtés en arête au XVI^e siècle, comme on le dit dans tous les guides ; ils sont bien postérieurs. De 1570 à 1606, il y eut des améliorations partielles, entre autres au réfectoire ; encore en 1616, une date sur une poutre montre que le local actuel de la poste et le dortoir voisin ont été modifiés. Nous apprenons qu'en 1621 le grand poêle est à l'ouest près de la cuisine. Enfin le premier document graphique de 1626, si souvent cité, représente l'hospice avec son extension réalisée au XV^e siècle (fig. 6).

A cette date, on entrait encore par le rez-de-chaussée et les deux portes ; face à la route, de gros contreforts appuyaient la façade ; en tous cas le perron menant au premier n'existait pas encore. Tout l'étage des caves était encore celui par lequel on parvenait dans l'hospice et dans l'église. Le nonce, dans sa visite, prescrit en 1642 de

grosses réparations, telle que la réfection des arcs qui supportent la maison, des fenêtres vitrées dans le dortoir des pauvres ; il prescrit que d'autres fenêtres soient closes par une porte de bois, que la porte de l'église soit refaite et qu'on supprime les latrines et lavoir (*lavatorium*) entre la première porte et les murs de l'église. Enfin il faut reconstruire la grange détruite pour qu'on puisse s'en servir pour les pauvres pèlerins. Ces améliorations ne furent exécutées que beaucoup

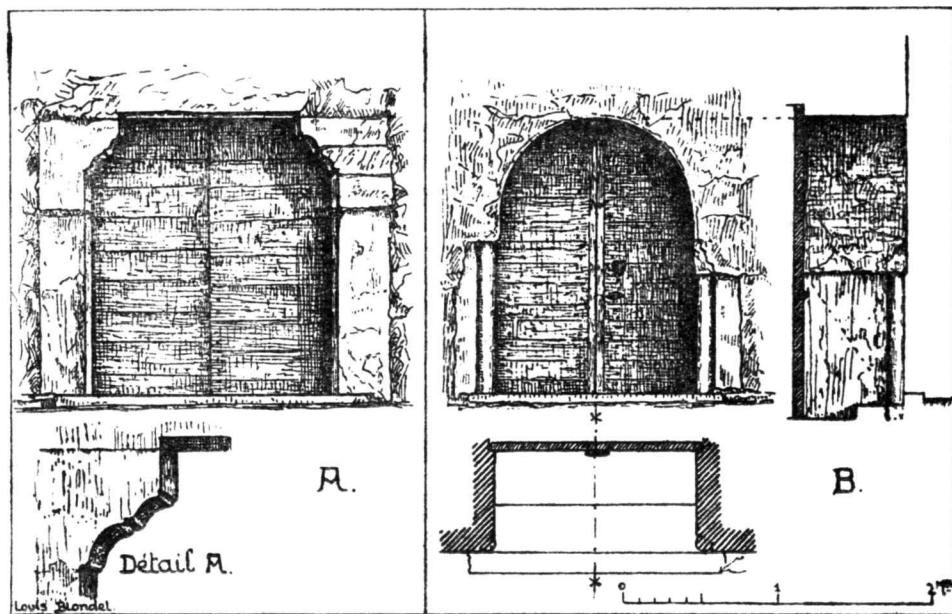


Fig. 7 — Portes du côté de la route, au rez-de-chaussée de l'Hospice
A. - Fin du XVe siècle. — B. - XIIIe siècle.

plus tard, mais nous montrent que le réseau des voûtes qui supporte le premier étage n'était pas encore réalisé. En tous cas, si les grands corridors du premier devaient déjà exister, au moins celui du nord au sud, ils n'ouvraient pas sur l'extérieur ; surtout ils ne devaient pas avoir l'architecture que nous leur connaissons.

Par ordre du roi, le prévôt Buthod doit réparer en 1669 des murailles qui menacent ruine et aménager un poêle pour les religieux, afin qu'ils ne se mêlent pas aux passants. Mais la plupart de ces projets ne furent exécutés que sous le prévôt Antoine Norat (1671—1693), qui non seulement fit reconstruire l'église, mais remanier tout l'hospice. Dans son nécrologe il est dit : *angusta, depressa et minus accomoda monasterii Sti. Bernardi Montis Jovis aedificia magnis sumptibus re-*

parare curavit ainsi que l'église entièrement refaite. Un autre texte, après la mention de l'église, ajoute : *domum insuper in meliorem formam restituit* ²⁸.

Il n'y a pas de doute que les grands corridors voûtés datent de cette époque, probablement dès 1678. Du reste, ayant remonté l'entrée de l'église d'un étage, il fallait modifier en même temps les vestibules qui y accédaient. Tout le principe de ces transformations reposait sur la création d'un rez-de-chaussée surélevé établi au niveau de l'ancien premier, comme nous l'avons vu à propos de l'église. Dans ce but, il fallut construire le perron d'entrée sur la route. Cette solution n'était pas dictée uniquement par des raisons architecturales, mais aussi pour rendre l'accès de l'hospice plus facile en hiver, pendant les accumulations de neige, qui bouchaient les portes du rez-de-chaussée. C'est à ce moment que la chapelle de St-Michel et l'escalier sud furent supprimés, ce qui donnait de la place pour de nouveaux locaux. On a aussi dû établir le grand escalier actuel.

En 1775, un incendie parti de la cheminée de la cuisine, heureusement éteint, ouvrit les yeux sur certains dangers qui menaçaient la maison. Déjà en 1768, on avait déplacé la cuisine et reconstruit le réfectoire. Il était réservé au prévôt Louis-Antoine Luder (1775—1803) de perfectionner les installations de l'hospice. En 1776, on propose « l'ampliation de la maison », décidée le 20 août 1778. Dans la biographie de Luder, écrite par Jean Ballet de Liddes, nous apprenons qu'outre la maison neuve de la Faverge, il fit transporter le grenier contre l'église, établir sur la grande salle un petit dortoir de 5 chambres, partager la grande salle qui resta suffisante pour y tenir chapitre en y faisant la bibliothèque et la chambre de M. le prévôt, l'autre partie restant antichambre. Enfin l'on pratiqua à l'extrémité du corridor des lieux communs pour les personnes du cloître, qui se trouva ainsi augmenté de 6 chambres. « Dehors du cloître on arrangea une petite salle à cheminée pour les étrangers, celle dite de l'horloge fut mieux ordonnée, mais une réparation tant désirée par le célèbre Boniface sont les deux allées dessous et dessus qui éclairent l'entrée de l'église et écartant pour toujours l'infection » ²⁹.

En somme, c'est seulement à partir de ce moment que le cloître des religieux devint nettement distinct de l'hospice. Nous avons déjà indiqué les améliorations des lieux communs et de leur aspect sur la face du lac. Ces travaux furent complétés par la construction à la Faverge établie sur l'emplacement de l'ancienne grange ; cet édifice, appelé l'hôpital St-Louis, est terminé en 1786. Il est intéressant de savoir ce qu'il en était de cette grange, établie sur le versant nord du col

²⁸ Duc, *op. cit.*, p. 145.

²⁹ *ibid.*, pp. 270, 274—275.

en face et au-dessus de l'hospice. En 1419, elle existe déjà, qualifiée de grange des moutons. En 1642, nous avons vu que le nonce demande qu'on la reconstruise, ayant été ruinée probablement par les neiges, afin d'y loger les pèlerins pauvres. Elle est représentée sur les deux gravures de Besson et d'Albanis Beaumont (entre 1777—1780). Besson la décrit de la façon suivante : « Sur la droite du dessin que nous donnons planche No 162, se voit le pied de l'aiguille du Drossa, haute montagne qui est en face de la porte du couvent où on a bâti une étable pour les moutons, les murailles en sont fortes et épaisses afin de résister aux avalanches qui tombent de ce côté ». Nous savons qu'en 1727, pour l'hivernage, on y tenait 3 vaches ou génisses et 15 brebis ou moutons pour la nourriture de l'hospice.

Cette grange était déjà importante, avec un double corps de bâtiment montrant pignon et par derrière une sorte de tour entourée de murailles (Pl. I, 1). L'édifice qui l'a remplacé en 1785—1786, composé de deux étages voûtés et pourvu d'un puissant éperon contre la montagne pour couper les avalanches, est intéressant comme construction ; il mérite d'être visité. Depuis la construction de l'annexe de l'hospice, il est moins visible de la route. Schiner dit que ce bâtiment a été construit pour servir de refuge en cas d'incendie et de supplément au moment d'affluence ; il porte le nom d'Hôtel St-Louis en souvenir de la protection et des bienfaits que les ci-devant Rois de France lui accordèrent. Il a aussi servi pour loger les femmes ³⁰.

Dès 1820, il y eut des projets d'agrandissement du côté ouest de l'hospice, car cette face irrégulière en forme de biseau, appuyée par d'énormes contreforts et d'une annexe en saillie pour les lieux communs, menaçait ruine. De ce côté, la déclivité est très forte ; il faut descendre beaucoup plus bas pour retrouver le rocher. En plus de cette augmentation, le nouveau projet prévoyait un étage supplémentaire ce qui portait la hauteur de l'édifice à 3 étages sur les caves. Les travaux débutèrent en 1821, mais n'étaient pas terminés en 1826. Les corridors centraux furent prolongés jusqu'au nouvel alignement, celui du rez-de-chaussée surélevé, avec un escalier à l'extrémité pour se rendre aux caves.

De nombreux dessins et estampes ainsi que le tableau de Girardet, représentant le passage de Napoléon au St-Bernard, montrent l'état de l'hospice avant ces travaux. Les plus artistiques sinon les plus exacts sont ceux du grand peintre Turner ³¹. On sait que, de 1894 à 1899, Mgr Bourgeois fit encore élever le second bâtiment pour les voyageurs, en face de l'ancien hospice.

³⁰ H. Schiner, *Description du Département du Simplon*, 1812, p. 156.

³¹ Un de ces dessins est reproduit dans C. E. Engel, *Alpinistes d'autrefois. Le major Roger et son baromètre*, 1930, p. 49.

La maison du St-Bernard a perdu un peu de son aspect pittoresque, mais les travaux du XIX^e siècle en ont fait un hospice bien adapté à ses buts et au climat de haute montagne. Son histoire monumentale nous prouve que des fragments archéologiques très anciens sont conservés dans ses fondations et qu'il a fallu de patients efforts et beaucoup d'abnégation de la part des chanoines pour maintenir et perfectionner leur maison, dans le but d'exercer toujours mieux leur règle de charité.
